

Cahier 82

*Au temps
de St Vincent de Paul*

... et aujourd'hui

LA MORT

BIBLIOGRAPHIE

- BURDIN Léon, s.j. *Parler la mort* – D.D.B. 1997.
- ENCREVÉ–LAMBERT Marie Hélène : *La mort* (pour 0 à 7 ans) - Bayard Ed. 1999.
- CHRISTUS n° 184, octobre 1999 : *Mourir entre ses mains*.
- DANON–BOILEAU Henri : *De la vieillesse à la mort* – Calman Lévy 2000.
- HENNEZEL Marie de : *Nous ne nous sommes pas dit au revoir* – Robert Laffont 2000.
- CARRÉ Nicole : *Préparer sa mort* – Éditions de l'Atelier 2001.
- GAUDIN Ph. : *La mort, ce qu'en disent les religions* – Éditions de l'Atelier 2001.
- REY Bernard : *Vivre avant et après la mort* – Cerf 2001.
- OSENAT Pierre et LE DELEY Jeannine : *En cheminant vers l'autre rive* – Parole et silence 2001.
- GRIMM Robert : *Un temps pour mourir* – Labor et Fides 2001.

SOMMAIRE

| | |
|---|----------|
| Mourir : renouveler notre regard | 1 |
| La Mort | 2 |
| Accompagner la vie jusqu'au seuil de la mort | 5 |
| Questions pour un échange | 8 |

Mourir : renouveler notre regard

La mort ! Une réalité présente à toute existence humaine, à laquelle personne ne peut se soustraire. Une réalité proche de chacun de nous, côtoyée et tutoyée tous les jours de multiples manières pour soi-même et pour les autres.

En même temps, une réalité qui, dans nos sociétés, fait peur et que l'on cherche de plus en plus à cacher, à masquer.

Que d'interrogations posées par ce destin inéluctable de l'homme ! Que de révoltes envers Dieu face à la mort d'un être cher, face à la mort d'innocents...

A chaque époque, les chrétiens ont cherché à répondre à ces questions si profondément enracinées dans la conscience humaine, en se fondant sur la Résurrection de Jésus, vainqueur de la mort.

Vincent de Paul, en son temps, lui aussi a su apporter des éléments essentiels pour la compréhension de ce « mystère » et pour un engagement missionnaire auprès des mourants.

Ces intuitions demeurent précieuses pour nous, même si elles sont marquées par les conceptions théologiques de leur temps. Elles peuvent nous aider à renouveler notre regard sur la mort et, surtout, sur les personnes en fin de vie, alors que se développe une prise de conscience de l'importance de leur accompagnement humain et spirituel. C'est à cette réflexion que ce cahier voudrait nous introduire.

« L'homme est capable de consentir à sa mort, puisqu'en lui-même existent les ressources pour la vivre ... un accompagnement et une aide ajustés ne peuvent lui être assurés hors de cette évidence ; et... son moral n'est pas indissociablement lié au seul espoir de guérir. Il est bon pour l'homme que l'on redonne sa place à la mort ; que l'on restaure la liberté du malade face à sa mort en lui restituant l'initiative de sa parole »

(d'après Léon Burdin, s.j., *Parler la mort*, DDB, p. 16).

La mort

S'il m'a été demandé d'écrire cet article, c'est tout simplement à cause de la formation reçue et de l'expérience acquise depuis octobre 1997. En effet, lorsque je fus envoyé comme Aumônier au Centre Régional Joseph DUCUING, rue de Varsovie, à Toulouse, le médecin chef de service de ce centre, Thierry MARMET me proposa de préparer le diplôme inter-universitaire des soins palliatifs, pour être membre à part entière de l'équipe interdisciplinaire de ce Centre. Deux années passionnantes ! Cours dans un groupe de 40 médecins et infirmières, examen au bout d'un an ; puis stage de 8 jours en unité de soins palliatifs, cours d'une heure à donner sur « la souffrance spirituelle » devant ce groupe, et enfin Mémoire d'une quarantaine de pages !

L'équipe du Centre me reconnaît parfaitement comme l'un des leurs. Je me sens autant à l'aise au Centre qu'en secteur paroissial (3000 habitants, 4 clochers) à 18 km de Toulouse.

Non ! Je ne suis pas un spécialiste ! Modestement et humblement, j'accompagne quelques patients, ceux que les infirmières me recommandent, dans des visites régulières deux fois par semaine, ou davantage selon la demande. Sans doute n'ai-je pas à souligner combien « la sensibilité vincentienne » y trouve son compte !

L'approche de la mort dépouille, appauvrit, mûrit aussi. Au niveau des soins, trois paliers sont reconnus : *la phase curative* qui comprend des soins curatifs. Ils ont pour but de soigner et, si possible, de guérir ; puis *la phase palliative*, avec des soins palliatifs centrés sur le confort et la qualité de vie du patient et de sa famille. Ils sont l'art de communiquer avec la personne qui arrive en fin de vie. Enfin *la phase terminale* où la vie et le vivant sont respectés jusqu'au bout. La douleur est apaisée au maximum, et on laisse faire la nature.

Trois phases que les professionnels savent très bien repérer et gérer ; en fait, dans le service, ce sont les deux dernières qui nous intéressent. À quel moment parle-t-on de la mort ? Qui en parle ? Que se passe-t-il ? Il n'y a pas de réponse toute faite à ces questions, on s'en doute ! Chaque personne a son histoire, l'histoire de son mal, une certaine vision de la vie, de son entourage. Plutôt que de parler de la Mort, mieux vaudrait parler du « mourir », c'est-à-dire la partie humaine de ce qui se

passé : « Tu engages ton processus du mourir ! » à l'intérieur duquel la mort n'est qu'une partie, toujours mystérieuse.

Au cours des âges, le sentiment de la mort a bien varié. Jusqu'au XI^e XII^e siècle c'était la mort *apprivoisée*. On constate une familiarité tranquille des vivants avec la mort. L'agonie est une cérémonie quasi publique. Il y a coexistence des vivants et des morts. On enterre dans l'église, ou près de ses murs. La mort est familière, comme apprivoisée.

A la fin du XII^e siècle, la responsabilité individuelle s'impose peu à peu du fait du nom de famille et de l'individualisation des personnes. À partir d'images, comme le jugement dernier, le malade relit le livre de sa vie. Il y a interrogation individuelle sur le vécu. Les gens ont un nom inscrit sur des plaques tombales. C'est bien *la mort de soi*. Dès le XIII^e, la mort a perdu son caractère familial. Elle est devenue bouleversante. Le testament fait savoir les décisions du mourant ; le deuil manifeste la peine et fait partie du rite social. Les tombeaux font l'objet d'un vrai culte, jusqu'aux monuments aux morts des différentes guerres. C'est *la mort de toi*. Dès le 20^e siècle, elle devient honteuse, tabou. On en parle à voix basse ; la vérité est dissimulée au malade. Dans 20% des cas, on meurt à l'hôpital. Les funérailles sont discrètes, mais dépendent beaucoup du niveau social. Le deuil reste solitaire. On cherche à escamoter la mort. L'incinération qui se répand de plus en plus en est le meilleur exemple. Beaucoup « passent » à l'église qui offre des rites dont le sens est toujours à rappeler.

Dans une société productiviste, la mort est un symbole d'échec. Aussi pense-t-on pouvoir la maîtriser. On parle de mort choisie, de droit de mourir dans la dignité. Entre l'acharnement thérapeutique et un certain droit de mettre fin à ses jours, ne vaut-il pas mieux faire confiance à la destinée de chacun et aux réels progrès médico-scientifiques pour calmer la douleur ? C'est *la mort interdite*. Ce résumé trop rapide de l'approche historique de la mort, selon Ph. ARIES, n'est qu'une approche parmi bien d'autres ! Il y aurait l'approche anthropologique, psychanalytique, philosophique et théologique. Chacun intervient dans l'idée que nous nous faisons de la mort dans notre humanité, à travers le temps et l'espace.

Pour son compte, l'approche palliative en soins palliatifs repose sur cinq critères fondamentaux

1. La mort est un événement naturel de la vie qui appelle une réflexion éthique ;

2. Lorsqu'il n'est plus possible de contrôler une maladie, il faut donner la priorité au confort du patient, à sa qualité de vie ;
3. Seules les équipes qui fonctionnent dans l'interdisciplinarité sont à même de produire des soins palliatifs de qualité. Ce qui veut dire que tous les soignants ont la même importance, et qu'ils ont capacité à travailler ensemble ;
4. L'accompagnement des patients est indissociable de l'accompagnement des familles. Ces familles peuvent s'intégrer à l'équipe soignante. Elles y ont leur place en fin de vie.
5. Le bénévole est intégré dans l'équipe interdisciplinaire. Il y a là une gratuité qui donne du sens. Cette approche palliative fait partie du travail du soignant.

L'acte de mourir est un agir humain total. Mourir est une œuvre de crise. La vie est ressaisie autrement : « Je sais que je pars... mais je ne veux pas en parler ». Et combien d'autres expressions glanées ainsi au cours de rencontres toujours marquantes, même si des mots ne sont pas dits ! La mort provoque une cassure. Elle ouvre une brèche, offrant un surgissement « inconnu ». « Elle est une nouvelle fécondité », dit le P. BURDIN, qui fut durant 15 ans aumônier de l'institut Gustave-Roussy à Villejuif. Elle authentifie une vie ; elle est un acte historique du sujet. Des paroles sont transmises. On touche à l'essence de la vie, de la joie, dans ce consentement à l'ordre du monde, à la création.

En conclusion, je voudrais suggérer la présence et l'action de l'aumônerie, tant auprès des patients que des soignants. La demande des patients est assez peu explicite, mais elle tourne souvent autour des relations familiales, de la prière, de la paix retrouvée ou à retrouver ; il est assez rare que le malade lui-même demande le sacrement des malades ou la communion. Lorsque ces sacrements peuvent se célébrer avec la présence de quelques membres de la famille, une qualité de relation et de vie de foi est vite perceptible pour le bien-être de tous. Alors un début d'accompagnement de tel membre de la famille n'est pas rare. Du côté des soignants, surtout des infirmières et des aides-soignantes interviewées lors de mon mémoire, à partir de cette question : « Comment définissez-vous les rituels pratiqués par l'aumônier ? », je retiens cette réponse particulièrement éclairante : « Ces rituels sont une façon de donner un sens à ce qu'a vécu la personne ; sa foi, une puissance de vie très forte, la relie à Dieu ». L'aumônier est un « passeur » à travers ces rituels :

Saint Vincent, Sainte Louise et la mort

Une fois de plus, ce thème fait apparaître une différence fondamentale entre la perception de la mort à l'époque de saint Vincent, de sainte Louise et la nôtre. À y regarder de très près nous constatons que les deux saints nous guident en des termes voisins de la problématique contemporaine. Du centre de leurs préoccupations quotidiennes, ils viennent nous rejoindre dans notre recherche pastorale. Ils nous découvrent quatre aspects de la mort :

- 1 - Elle fait partie de la vie
- 2 - Elle révèle la foi
- 3 - Elle introduit à la Rencontre
- 4 - Elle requiert un accompagnement

1 - LA MORT FAIT PARTIE DE LA VIE

Au temps de saint Vincent, la mort était un événement intégré au cours normal de l'existence. Plus que tous autres les pauvres le savent d'instinct.

“ Vivre chrétiennement ”



“Lorsque quelqu'un de ces pauvres vient à mourir, on en prend un autre pour remplir sa place. Ils y vivent en grande paix, et s'estiment heureux d'être ainsi entretenus et assistés, tant en leur vie qu'en leur mort, n'ayant autre soin que de vivre chrétiennement pour se disposer par ce moyen à bien mourir ; et leur manière de vie douce et réglée donne un tel plaisir aux autres de leur succéder, qu'il y en a grand nombre qui recherchent et demandent les places, plusieurs années avant qu'elles soient vacantes ”

[Abelly I, 213]

“ Sa mort... le raccourci de sa vie ”

“ Vous attendez possible que je vous fasse aussi un narré de sa mort; mais je n’ai à vous dire, sinon que vous l’avez déjà vu dans le miroir de sa vie, d’autant que sa mort a été telle qu’a été sa vie ; que s’il y a quelque différence, c’est donc que sa vie en a été comme le grand tableau, et sa mort comme le raccourci ; car je puis dire que dans les dix ou douze derniers jours de sa vie, il a fait et refait des actes intérieurs et extérieurs de toutes les vertus que nous avons touchées, particulièrement de foi, de crainte, d’espérance, de charité de contrition, d’humilité, d’obéissance, de patience, de résignation et conformité à la volonté de Dieu, et même qu’il a fait *intensive* en sa mort ce qu’il a fait *extensive* en sa vie : je veux dire que, s’il a fait en sa vie plusieurs actes d’une vertu, par exemple à 3 degrés, le peu qu’il en a fait à sa mort était à six degrés. Pour vous dire néanmoins quelque chose de plus particulier touchant la fin de cet homme de Dieu, vous saurez, Monsieur, qu’environ trois semaines avant que mourir, on l’amena des Bons-Enfants à Saint-Lazare, à cause d’un grand et continuel assoupissement qu’on remarqua en lui, outre son mal ordinaire de la poitrine et des poumons ; 3 ou 4 jours après son arrivée, il commença à garder le lit, et depuis il alla toujours diminuant en force et croissant en peine, à cause que son mal de poitrine l’oppressait plus que jamais et en telle manière qu’en peu de jours il ne put aucunement se tenir sur les pieds ni s’aider de ses membres ; et qui plus est, il commença tôt après à cracher les poumons. Il avait néanmoins encore l’esprit fort, le courage grand et la parole libre ; et ce qui est de plus admirable, c’est qu’il parlait et priaient souvent avec plus de vivacité et de vigueur qu’auparavant, particulièrement quand on lui eut annoncé que c’était à ce coup que Dieu voulait mettre fin à ses peines temporelles pour aller jouir des joies éternelles. ”

[1^{er} janvier 1643, la mort de M. Pillé - II, 349-350]

“ Nous ne mourons qu’une fois ”



“ Je crois, ma chère Sœur, que les nouvelles de tant de morts vous aident bien à renouveler vos résolutions de bien faire à toutes, puisque la vie est si courte, que nous ne mourons qu’une fois, et que notre jugement à l’heure de la mort durera éternellement. Nous mêmes samedi en terre une de nos

Sœurs nommée Florence, qui n'a été que deux ans en la Compagnie, c'était une très bonne fille et nous sommes bien obligées à notre bon Dieu de ce qu'il paraît que toutes celles qu'il tire sont en bon état. Essayons de vivre en sorte qu'il en soit ainsi de nous. ”

[Louise de Marillac à Sœur Jeanne Pangoy, à Liancourt, vers juin 1650 - Écrits, 324]

“ Pour vivre ou pour mourir ”



“ Elle avait une grande indifférence pour vivre ou pour mourir. Elle disait parfois, convaincue que cette maladie la mènerait à la mort : “Je m'en vais, oh ! je m'en vais.” Je lui répondais : “Eh bien ! ma soeur, allez volontiers à votre Époux, qui vous appelle.” À ces mots, son visage témoignait une grande consolation. Elle se baissait souvent sur la croix. Après plusieurs assauts, dont elle n'avait cru pouvoir se relever, elle demandait à celle qu'elle regardait comme sa supérieure : “Serai-je encore longtemps ici ?” Celle-ci lui répondit qu'elle ne le pensait pas, mais qu'il fallait être jusqu'à la fin dans la soumission à la volonté de Dieu. Elle témoigna qu'elle y était disposée mais qu'elle craignait beaucoup de manquer de patience à cause de la grandeur de ses souffrances. Elle se plaignait rarement, et c'était une petite plainte fort douce. ”

[Jeanne Dalmagne, 15 janvier 1645 - IX, 198]

2 - LA MORT RÉVÈLE LA FOI

La mort est l'occasion d'une véritable révélation ; tout comme la maladie « qui installe sur un théâtre », elle dévoile la trempe de celui qui la vit. Elle est un acte de foi

“ Il avait confiance dans l'esprit ”



“ Monsieur Le Vacher me mande d'Alger qu'un jeune chrétien de 21 à 22 ans, Majorquin de nation, s'étant fait turc, il en eut un si grand remords ensuite qu'il alla trouver le bacha, foula son turban à ses pieds en détestation

de Mahomet et de sa religion, et en protestation qu'il était chrétien et qu'il n'y avait point de vraie religion que celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ce qu'ayant fait, il fut brûlé trois jours après avec une constance admirable et protestation continuelle que la religion chrétienne était la vraie religion, et Jésus-Christ Notre-Seigneur le vrai Fils du Dieu vivant, et Mahomet un trompeur ; et ce qui est admirable et digne de consolation pour les âmes qui craignent la mort, c'est que ce pauvre garçon disait quelques jours auparavant à ses compagnons, leur parlant de sa résolution, qu'il craignait et avait toujours craint la mort, mais qu'il avait une certaine confiance dans l'esprit qui lui faisait espérer la force du martyr, et leur alléguait que Notre-Seigneur avait craint la mort, et, quand ce vint à la souffrir, qu'il le fit divinement. Dieu nous fasse la grâce, Monsieur, de nous augmenter la foi et l'espérance en Dieu dans les occasions de mourir pour son service ! ”

[À Charles Ozenne, 19 mars 1653 - V, 341-342]

“ Il fera tout en moi ”



“ Le seul moyen pour moi de trouver miséricorde à l'heure de la mort est que, à cet instant soit trouvée en mon âme l'impression de Jésus-Christ. Ce que je dois faire si je crois la vérité de ses paroles étant Dieu. J'aurai donc grande confiance en Lui qui m'a donné sentiment d'assurance que, sans égard à ma misère et impuissance, il fera tout en moi ; et pour n'être surprise de l'incertitude de l'heure, je me mettrai dans la pratique de ce qu'il demande de moi.

Puisque la mort est un nécessaire détachement de toutes choses excepté des œuvres que l'habitude nous aura fait produire, je veux essayer de me détacher volontairement et d'effet de toutes choses, pour actuellement et habituellement m'attacher à Dieu ; étant cette pratique, la seule chose qui se doit appeler mort, puisque la vraie mort corporelle a été honorée de celle de Jésus-Christ qui nous l'a rendue entrée à la vie. Fort sentiment que Dieu demande de moi la résolution de ce désir dans le souvenir que Notre-Seigneur étant sur terre, a dit qu'il était venu pour séparer le père de l'enfant et généralement toute attache des créatures. ”

[Retraite de 1633 - Écrits, 713-714]

“ J’aime tout ce que Jésus aime ”



“ Nous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, avons été baptisés en sa mort.

Le baptême étant une naissance spirituelle, il s’ensuit que celui en qui nous sommes baptisés soit notre Père, et ainsi que bons enfants nous devons avoir de la ressemblance, puisque baptisés en la mort de Jésus-Christ, toute notre vie doit être une mort continue. Partant, il serait très préjudiciable à l’âme de vivre en délices, vu aussi que cette mort en laquelle nous sommes baptisés, est causée par l’amour que Notre-Seigneur nous porte de toute éternité, lequel il ne nous eut su mieux exprimer que par une mort anticipée, car si les créatures font tant état de cette vie, qu’elles la préfèrent à toutes choses, quelles raisons notre cher Maître avait-il d’estimer la sienne accompagnée de toute vertu et d’un corps tout plein de santé ! Donc comme bonne fille que je veux être, dans le désir aussi d’imiter ce très bon Père, et pour être fille vraiment de mort, je ne veux plus, moyennant sa sainte grâce, ne pas aimer la mort qui nous doit unir à Jésus-Christ pour l’Éternité, n’étant pas raisonnable que les membres fussent tant qu’ils peuvent ce que leur Chef a tant avancé.

Vivons donc comme mortes en Jésus-Christ, et comme telles, plus de résistance à Jésus, plus d’actions que pour Jésus, plus de pensées qu’en Jésus, enfin plus de vie que pour Jésus et le prochain, afin que dans cet amour unissant, j’aime tout ce que Jésus aime, et que par cet amour dans son centre qui est cet amour éternel d’un Dieu vers ses créatures, j’obtienne de sa bonté, les grâces que sa miséricorde me veut faire. ”

[Écrits, 778]

3 - LA MORT INTRODUIT À LA RENCONTRE

Pour nos fondateurs, la mort est l’acte le plus attendu qui soit. Elle vient combler le désir profond de la rencontre avec le Dieu de toute bonté

“ Quand Dieu vous aura fait miséricorde ”



“ Ma Très aimée Sœur, j’adore de tout mon cœur l’ordre de la divine Providence sur la disposition qu’il semble qu’elle veuille faire de votre vie ; si c’est la très

sainte volonté de Dieu de retirer votre âme, son saint nom en soit béni ; il sait le regret que j'ai de ne pouvoir vous assister en ce dernier acte d'amour, que je crois que vous ferez, de donner votre âme très volontiers au Père Éternel, avec désir qu'elle honore l'instant de la mort de son Fils. Notre bonne Sœur Élisabeth vous va assurer de l'affection de toutes nos Sœurs et du désir que vous vous souveniez d'elles dans le Ciel, quand Dieu vous aura fait miséricorde, notre Sœur Anne-Marie particulièrement, qui dit avoir grand regret de ne pouvoir vous rendre les derniers services. Souvenez-vous donc ma Très Chère Sœur, des besoins de la pauvre Compagnie, en laquelle Dieu vous a appelée ; servez-lui d'avocate auprès de sa bonté à ce qu'il lui plaise accomplir ses desseins sur elle ; et si sa bonté le vous permet, priez nos bons anges de nous aider. Bonsoir, ma Très Chère Sœur, je supplie de tout mon cœur Jésus Crucifié, vous bénir de toutes les vertus qu'il a pratiquées sur la Croix, et suis en son très saint amour, ma Très Chère Sœur, Votre très humble Sœur et servante. ”

[Louise de Marillac, à Sœur Jeanne Dalmagne, mars 1644 - Écrits, 107]

“ Ô mon Seigneur, d'où me vient ce bonheur ? ”



“ Eh bien ! mon bon frère, comment vous trouvez-vous à présent ? Vous croyez donc que c'est tout de bon que notre grand général, le premier de tous les missionnaires, Notre-Seigneur, vous veut avoir dans la mission du ciel. Voyez-vous, il veut que nous y allions tous, chacun à notre tour, et c'est là une des principales règles et constitutions qu'il a faites sur terre : « *Je veux que là où je suis, là aussi soit mon serviteur.* » « *Vous êtes ceux qui êtes restés constamment avec moi* » Mon Dieu ! quelle consolation devez-vous avoir d'être choisi des premiers pour aller en mission, mais à cette mission éternelle dont tous les exercices sont d'aimer Dieu ! N'est-il pas vrai que notre grand supérieur voudra vous faire cette grâce d'être du nombre de ces heureux missionnaires ? Oh ! sans doute vous le devez espérer bien fermement de sa bonté, et, dans cette confiance, lui dire avec humilité : Hélas ! ce n'est pas que je l'aie mérité ; non, car quelle proportion y a-t-il entre le travail des missions qui se font ici-bas et la joie et la récompense éternelle des missionnaires qui sont avec vous ? C'est donc de votre seule bonté et libéralité, ô mon bon maître, que je l'espère. ”

[Exhortation à un frère mourant - XI, 142-143]

4 - LA MORT REQUIERT UN ACCOMPAGNEMENT

Le service des pauvres invite chacun des membres de la famille vincentienne à ne pas oublier que préparer à vivre le Face à Face avec Dieu, appartient à sa mission.

“ Les mener comme par la main de Dieu ”



“ Et pour ce que la fin de cet institut n’est pas seulement d’assister les pauvres corporellement, mais aussi spirituellement, lesdites servantes des pauvres tâcheront et mettront à cela leur étude de disposer à mieux vivre ceux qui guériront, et à bien mourir ceux qui tendront à la mort, dresseront à cette fin leur visite, prieront souvent Dieu pour cela et feront quelque petite élévation de cœur pour cet effet.

Outre ce, elles liront utilement parfois quelque livre dévot en présence de ceux qui seront capables d’en faire leur profit, les exhorteront à supporter le mal patiemment, pour l’amour de Dieu, et à croire qu’il le leur a envoyé pour leur plus grand bien ; leur feront faire quelques actes de contrition, qui consiste à avoir regret d’avoir offensé Dieu pour l’amour de lui-même, et lui en demander pardon et se résoudre à ne jamais plus l’offenser ; et au cas que leur infirmité [s’aggravât], elles feraient qu’ils s’en confesseront au plus tôt. Et pour ceux qui tendront à la mort, elles auront soin d’avertir ledit sieur curé de leur administrer l’extrême-onction, les induiront à avoir confiance en Dieu et penser à la mort, passion de Notre-Seigneur Jésus et se recommander à la sainte Vierge, aux anges, aux saints et particulièrement aux patrons de la ville et aux saints dont ils portent le nom; et feront le tout avec un grand zèle de coopérer au salut des âmes et de les mener comme par la main à Dieu. ”

[Grand règlement de Châtillon, 8 décembre 1617 - XIII, 429]

“ Aider à bien mourir ceux qui tendront à la mort ”

“ L’association de la Charité sera instituée pour honorer Notre-Seigneur Jésus, patron d’icelle, et sa sainte Mère, pour pourvoir aux nécessités des pauvres valides et impotents, les faire catéchiser, fréquenter les sacrements, nourrir et faire médicamenter les pauvres malades, aider à bien mourir ceux qui tendront à la mort, et pour faire faire résolution de ne jamais plus offenser Dieu à ceux qui guériront, et finalement pour pratiquer les exercices de piété. ”

[Charité mixte de Joigny, mai 1621 - XIII, 446]

“ Ayez grand soin de les disposer à la mort ”

“C’est pourquoi, mes filles, il faut que vous sachiez que le dessein de Dieu pour votre établissement a été, de toute éternité, que vous l’honoriez en contribuant de tout votre pouvoir au service des âmes, pour les rendre amies de Dieu, c’est-à-dire en les disposant avec grand soin à recevoir les sacrements, et cela avant même que vous vous occupiez du corps. Il faut leur parler avec tant de charité et d’affabilité qu’ils voient que seul l’intérêt de la gloire de Dieu et de leur salut vous porte à leur faire cette proposition. Représentez-leur l’importance de recevoir les sacrements en telles dispositions, qu’ils profitent à leurs âmes ; et quand ils seront réconciliés avec Dieu, dites-leur qu’il n’y aura aucun moment de leur vie, aucune souffrance que Dieu n’agrée et récompense, quand bien ils ne mourraient de cinquante ans.

Durant leurs maladies, ayez grand soin de les disposer à la mort et à prendre de bonnes résolutions de bien vivre, si Dieu permet qu’ils guérissent. Ainsi, mes filles, d’ennemis de Dieu qu’ils étaient, ils deviendront amis de Dieu. Quelle consolation dans le paradis, si vous êtes si heureuses d’y voir ces âmes-là, qui, par leur présence augmenteront la gloire que Dieu vous y donnera ! ”

[Conférence sur la vocation de Fille de la Charité,
19 juillet 1640 - IX, 21-22]

par cette ouverture à une vie autre ; par le sens dégagé de ces rites, surtout vis-à-vis de la famille. « Ça touche quelque chose de très profond chez la personne. Ils sont des actes réconciliateurs qui passent par une parole consolatrice, pour la personne et la famille. Ils supposent respect absolu de la personne et une grande discrétion. C'est une écoute devant l'angoisse de la mort ». Ces propos s'appliquent parfaitement à cette équipe interdisciplinaire dont les valeurs humaines et spirituelles, ainsi que les compétences, permettent cet accompagnement, ce « passage », à tant d'hommes et de femmes de toutes conditions. Oui, paradoxalement, les soins palliatifs sont, pour eux, « source de vie » !

Raymond de BARRAU, c.m.
DREMIL-LAFAGE.

Accompagner la vie jusqu'au seuil de la mort

Accompagner, c'est "Être avec". Cela signifie "manger le pain avec", ce qui implique proximité, présence et partage. C'est aider le malade à vivre debout au delà de la souffrance, de l'angoisse et de la peur. C'est aussi lui révéler qu'au cœur de l'épreuve, de son épreuve, quelqu'Un l'aime.

Accompagner la vie jusqu'au dernier souffle, c'est accompagner un vivant, un être habité d'un profond désir de vivre. Cheminer avec une personne en fin de vie, s'est savoir reconnaître que nous marchons à ses côtés mais que nous ne pouvons pas l'accompagner jusqu'au bout. C'est comme j'accompagne un ami qui va prendre le train : je viens avec lui jusqu'au quai, j'essaie de rester en contact avec lui jusqu'au moment où le train l'emportera vers une autre destination. Mon ami devra continuer seul son voyage. Je resterai seule sur le quai avec son visage gravé dans ma pensée.

Auprès d'un mourant il n'est pas question de "bavarder". Il me semble que le maître mot, en ces moments si graves, est l'écoute : l'écoute et le silence. L'essentiel est d'être là, présent avec toute mon humanité, en respectant ce que le mourant est en train de vivre. L'heure est grave et la personne qui vit son dernier combat a besoin de mon silence habité par ma présence et ma prière. Auprès d'un mourant il faut savoir s'asseoir pour écouter, entendre son cri de souffrance, de révolte, ses pourquoi, son découragement, son espérance et ses paroles de foi... mais

aussi ses silences qui sont des espaces de liberté, de “respiration” faite d’inspiration où la personne peut intérioriser son vécu, et d’expirations où elle pourra exprimer tout ce qui a besoin d’être dit, tout ce balluchon qu’elle traîne et qui encombre sa vie.

Garder le silence, écouter la personne n’est pas seulement entendre ses paroles, ses questions. Écouter, c’est être attentif à tout ce que le malade exprime au travers de son être, de tout son corps, ce qu’il me dit avec son visage, avec ses différents comportements et sa respiration.

Dieu nous a confié des talents que nous sommes appelés à faire fructifier :

La main qui prend (sans jamais s’imposer) la main froide du mourant envahie par la peur et l’effroi ; la main qui se pose sur la peau moite du fiévreux ; la main qui caresse le visage ridé par les soucis, rongé par la maladie, la souffrance et qui n’a peut-être pas reçu un geste de tendresse depuis longtemps : c’est le signe de la tendresse de Dieu pour ses enfants ; la main qui essuie avec amour la larme qui, enfin, a pu perler... ; la main qui communique un peu de chaleur à celui qui est encore vivant ! ; la main qui trace sur le front le signe de la croix, signe de notre baptême, de notre vie qui a été plongée dans la mort et la résurrection de Jésus ; la main qui humecte les lèvres desséchées par la soif, l’inquiétude et la souffrance. C’est la réponse au “J’ai soif” de Jésus.

Le regard, les yeux. Jésus nous a montré combien un regard de tendresse, d’amour peut transformer, transfigurer celui qui le reçoit. Beaucoup de mots, de sentiments inexprimables avec notre pauvre langage humain se lisent dans les yeux. Un regard nous en dit long sur ce qui est en train de se vivre.

L’oreille qui, souvent, ne sait pas écouter ce que l’autre souhaiterait exprimer avec ses propres mots... et parfois dans le silence. Seul le silence de la mort est vide. Auprès du mourant le silence nous angoisse et nous cherchons à le combler.

La bouche, les paroles. Au chevet de celui qui chemine vers la mort un mot, une phrase murmurés à l’oreille seront la preuve, pour le mourant, qu’il est bien vivant alors que tout parle de mort autour de lui. Cependant, il faut être très vigilant de ne pas prononcer des mots qui écrasent et qui tuent.

Accompagner la vie... c’est aller jusqu’au bout du possible. C’est être là, tenir la main, jusqu’au moment où une autre main prend “le relais” pour passer sur l’autre rive, pour passer la porte de l’Éternité.

Accompagner c'est aussi accepter de mourir, de se retrouver face à la mort, face au silence qui, cette fois, est humainement vide.

Carole

Carole était une prostituée qui, par moment côtoyait le "Nid". C'est l'aumônier du Nid qui m'avait demandé de lui rendre visite. Le vécu a été si grand que j'aurais pu en écrire 5 ou 6 pages.

Carole, tel était son nom de prostituée qu'elle m'avait livré, est rentrée au C.H.U. en phase terminale du sida. Pendant 3 mois, je l'ai rencontrée quotidiennement dans le silence. Dans un silence total parfois très lourd, mais porteur de semence qui pouvait durer une heure. Aucune parole n'a été prononcée.

Au bout de 3 mois, un matin, après l'avoir embrassée, comme elle me l'avait toujours demandé, j'ai à peine le temps de poser mon sac que Carole, alors très affaiblie, ne s'alimentant plus, m'a hurlé avec une violence insoupçonnable, "J'ai un prénom de baptême... C'est pas pour les cochons ! Puis le tapin, pour moi, c'est terminé".

Il aura fallu trois mois de silence, de mains tenues, de caresses... pour que Carole me révèle sa véritable identité, et m'avoue qu'elle était prostituée.

Il aura fallu tout ce temps de silence, d'apprivoisement, de respect, pour qu'elle découvre son corps de femme aimé pour lui-même, aimé de *Dieu* qui lui redonnait toute sa dignité d'enfant de Dieu. Elle s'appelait à nouveau Denise.

Le jour même, elle me demanda à recevoir l'Eucharistie... Quinze jours après, dans la nuit de Pâques, elle rejoignait son Créateur, son Père pour qui elle était Denise pour l'éternité.

Françoise GUILLIN
C.H.U. NÎMES

Questions pour un échange

- 1 - Vous est-il arrivé de faire personnellement une expérience de mort possible ou imminente (maladie grave, situation de guerre ou de violence, etc.)
Votre regard sur la mort en a-t-il été changé ? En quoi ?
- 2 - Beaucoup, du fait de leur engagement vincentien, sont amenés à rencontrer des personnes malades, en fin de vie.
Quelles sont nos réactions face à la personne qui va mourir ?
Face à sa famille et à ses proches ? Quelle écoute ? Quelle parole ?
- 3 - La célébration du sacrement des malades peut-elle apporter des éléments de réponses aux questions suscitées par la maladie, l'âge ou l'éventualité de la mort ? Comment en parler ? Comment préparer cette célébration ?

Avez-vous lu

nos deux derniers livres publiés

1. « Actes du colloque vincentien ».

2. « Vincentiens aujourd'hui »

À commander au prix de 14 € TTC. le livre.

Voici la liste des derniers cahiers publiés
et encore disponibles

- | | |
|---|--|
| 57. Le temps | 66. S'assembler |
| 58. L'humour | 67. Le martyr |
| 59. Les premières Filles de la Charité 1 | 68. L'appel à la sainteté |
| 60. Les premières Filles de la Charité 2 | 69. La mystique du service C. Labouré |
| 61. Des hommes apostoliques 1 | 70. Accompagner |
| 62. Des hommes apostoliques 2 | 71. Discerner |
| 63. Vincent, homme de prière | 72. Dignité |
| 64. La Vierge Marie | 73. La tolérance |
| 65. L'Incarnation | 74. Responsabilité |
| | 75. La crainte de Dieu |
| | 76. La volonté de Dieu |
| | 77. Amour de Dieu |
| | 81. La souffrance |

Soit 4 € le cahier, plus les frais d'envoi

Animation Vincentienne

CCP Bordeaux 4 4 63 09 M

**Notre Seigneur a voulu finir comme Il a vécu
sa vie ayant été rude et pénible,
sa mort a été rigoureuse et cruelle,
sans mélange d'aucune consolation humaine.
C'est pour cela que plusieurs ont eu cette dévotion
d'aimer à mourir seuls,
abandonnés des hommes,
dans la confiance d'avoir Dieu seul pour les secourir.
[À une Visitandine - VIII, 252]**

